

Tournage

Au nom du père et de sa fille

Aline de Carole Laganière

André Lavoie

Volume 11, Number 4, August–September 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34037ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, A. (1992). Tournage : au nom du père et de sa fille / *Aline* de Carole Laganière. *Ciné-Bulles*, 11(4), 48–51.

Au nom du père et de sa fille

par André Lavoie

Bien malin celui qui pouvait se faufiler sur le plateau d'*Aline*, le premier long métrage de Carole Laganière. Dans une vieille maison située près du fleuve à Boucherville, en banlieue de Montréal, toute l'équipe se marchait sur les pieds mais ne s'en excusait plus. Amorcé le 26 août dernier, le tournage durait déjà depuis cinq semaines et après l'enthousiasme des débuts, il s'achevait dans la fatigue et le stress. Au moment de notre visite, les quatre protagonistes du film s'activaient dans une cuisine minuscule, répétant inlassablement la même scène depuis le matin. Pas besoin de souligner que les journalistes devaient se faire petits, invisibles même.

« Je suis réalisatrice mais je me sens fondamentalement auteur. J'ai besoin de participer à toutes les étapes. C'est un rôle de plus en plus difficile à assumer puisque le cinéma est un médium en voie de disparition. Et je tiens mordicus à faire partie de ceux qui vont en faire encore. »

*« Les images pour le cinéma sont de plus en plus rares. La télévision n'est pas à rejeter pour autant mais elle implique un certain nombre de contraintes au niveau du langage. Il faut toujours mettre les points sur les i, souligner trois fois la même chose pour être certain d'être compris puisque la qualité d'écoute du spectateur est bien relative. Et à cause du cadre de l'écran, tout doit être serré, réduit. Je ne méprise pas la télévision mais il faut bien connaître le médium pour l'amener au bout de ses capacités. En ce sens, *Twin Peaks* de David Lynch et *le Décalogue* de Krzysztof Kieslowki sont de brillants exemples des possibilités de la télévision. »*
(Carole Laganière)

Plusieurs bonnes raisons nous poussaient à rencontrer les artisans d'*Aline*, la première étant de voir à quoi ressemblait une coproduction Québec-Belgique. On avait toujours cru que la France était notre unique refuge et notre seul partenaire financier d'outre-Atlantique pour élaborer ce type de projet mais, Dieu merci, les choses commencent à changer. Autre motif de notre visite : revoir Carole Laganière (*Ciné-Bulles*, volume 9, numéro 3, mars-mai 1990), cette jeune cinéaste québécoise drôlement culottée, qui signe son premier long métrage de fiction alors que de nombreuses femmes n'arrivent qu'avec difficulté à tourner, surtout des documentaires, et qui obtient du coup les services de Philippe Volter, acteur belge fort en demande depuis sa prestation remarquée dans *le Maître de musique* de Gérard Corbiau.

À la lecture du scénario, il paraissait évident que le film de Carole Laganière n'avait aucunement l'ambition de se transformer en *euro-pudding*, ces œuvres hybrides où tout le monde veut sa part du gâteau et ses caractéristiques nationales bien en évidence. *Aline* est bel et bien un film « ancré dans la réalité d'ici », comme le souligne la cinéaste, et la présence d'un Belge au sein de la distribution n'y change rien. Carole Laganière aurait pu tourner son film dans le



Carole Laganière (Photo : Véro Boncompagni)

plat pays de Jacques Brel et de Chantal Akerman mais c'est au Québec qu'elle a choisi de le faire. Pour l'inspiration, pour les avantages mais avec aussi les difficultés que cela comporte.

Moules, frites et celluloid

Pourtant la Belgique, elle connaît. C'est à Bruxelles, plus précisément à l'INSAS, l'école nationale de cinéma, que Carole Laganière a appris son métier et s'est rapidement imposée dans le milieu cinématographique belge. Après une année d'errance à l'UQAM où elle picore dans différents programmes pour apprendre les rudiments de la scénarisation et de la caméra vidéo, elle débarque à Paris dans le but avoué d'étudier au prestigieux IDHEC mais s'en voit refuser l'accès. Elle se tourne donc vers l'INSAS et s'intègre à un programme d'apprentissage à la réalisation qui dure quatre ans. Dès sa sortie, comme le milieu belge du cinéma est petit, la cinéaste « à l'accent étrange » se fait rapidement un nom. Pendant trois ans, elle réalise pas moins de 20 films et vidéos de commande tout en écrivant son premier court métrage, *Jour de congé* (voir *Ciné-Bulles*, volume 9, numéro 3).

Déjà, on y décelait un ton et un style étonnants. Le film a suscité beaucoup d'enthousiasme, non seulement chez les spectateurs mais aussi auprès des

institutions belges qui ont accepté rapidement de financer le premier long métrage de la cinéaste apatriote, **40 sous zéro**. Il ne restait plus qu'à convaincre les autorités québécoises puisque le film, comme son titre l'indique, ne pouvait se tourner qu'ici. Jugé trop dispendieux pour un premier long métrage, le projet se retrouve sur la glace mais la cinéaste accepte, en désespoir de cause, d'écrire en un temps record un autre scénario aux ambitions plus modestes.

De cette frustration naîtra **Aline**, une œuvre intimiste où s'affrontent un quatuor désaccordé, des personnages en quête d'amour et de compréhension, égratignés par la vie et revenus de leurs illusions. La narratrice est la petite Aline (Véronique Quinn Chasle), une enfant d'aujourd'hui qui vit seule avec sa mère et voit son père, lorsqu'elle a de la chance, une fin de semaine sur deux. Michel (Philippe Volter), ce « courant d'air », aime tendrement sa fille mais n'est pas trop du genre à s'embêter avec les responsabilités de la paternité. Voulant faire oublier ses cruelles absences, Michel amène Aline en voyage en évitant sciemment de prévenir sa mère. Sur la route, Michel croit trouver l'amour en la personne de Julie (Dominique Leduc) et décide de s'installer chez elle, à son aise, en bon soixante-huitard qui croit encore que la terre est son jardin. Il oublie pourtant que sa fille est toujours dans les parages, à la fois jalouse et compréhensive, et que Julie avait une vie, une carrière et des amours avant son arrivée. Cette travailleuse sociale au grand cœur partage sa maison avec Léo (Rodrigue Proteau), autrefois son amant, devenu lui aussi, à sa façon, un « courant d'air ». Officiellement, il est mécanicien. Officieusement, entre deux lignes de coke, il transforme des voitures volées pour les revendre au marché noir. L'arrivée impromptue d'Aline et de Michel et le curieux chassé-croisé qui va s'en suivre permettra à chacun de faire le point sur sa vie sans pour autant lui donner plus d'assurance.

Les grands enfants

Avec trois personnages qui frôlent ou dépassent la trentaine, avec des thèmes et des problèmes où plus d'un va se retrouver, Carole Laganière voulait-elle faire le portrait d'une génération, la sienne en l'occurrence ? « Ce n'était pas le but premier au moment de l'écriture de ce film. Le thème central demeure l'évolution d'une enfant qui apprend à accepter son père comme il est et qui réalise surtout qu'elle ne doit rien attendre de lui. C'est l'apprentissage douloureux de la solitude. Évidemment, je me rends compte



Philippe Volter (Photo : Véro Boncompagni)

que beaucoup de choses s'inscrivent en filigrane au sujet de ma génération et ce, même si j'ai délibérément privilégié le point de vue et le discours de la fillette. » Et ces choses, que sont-elles ? « Ce sont des personnages très ironiques, très désabusés, qui doutent constamment d'eux-mêmes. Leurs besoins et leurs manques apparaissent plus évidents. *Le flower power*, *le peace and love*, le maoïsme et Jimmy Hendrix, tout cela est loin derrière eux. Ils ont vécu le pire de la crise du début des années 80 et continuent d'en payer le prix. Certains diront qu'ils sont sans foi ni loi ; à mon avis, leur seule foi et leur seule loi, c'est d'être aimés et d'exister. »

Les acteurs qui ont à se mettre dans la peau de ces naufragés du cœur et de l'après mai 1968 y voient un miroir assez juste des gens qui les entourent. Et peut-être aussi d'eux-mêmes... Après avoir incarné Dolorès dans **Love-moi** de Marcel Simard, une autre éclopée mais dans un registre plus pathétique, puis la toute jeune Idola Saint-Jean dans le **Nelligan** de Robert Favreau, Dominique Leduc souligne la difficulté d'incarner un tel personnage. « Ce rôle-là est un plus grand défi que ceux que j'ai joués précédemment au cinéma, raconte cette diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Avec Dolorès et Idola, je pouvais mettre une distance puisqu'il ne s'agissait pas de mon univers. Mais Julie, elle, est proche de moi, elle a mon âge et elle vit des problèmes qui sont

« La direction d'acteur ne s'apprend pas ; il s'agit avant tout d'un rapport humain, chaque fois différent. Le rôle du metteur en scène est d'expliquer la situation de façon limpide. Il ne s'agit pas de nommer les émotions mais d'amener l'acteur à les trouver. Quand la situation est clairement expliquée, les acteurs, les actrices peuvent jouer juste et de façon spontanée, parce que l'émotion a surgi en eux, elle ne leur a pas été dictée. »
(Carole Laganière, « Je refuse de tourner à tout prix. », **Ciné-Bulles**, mars-mai 1990, volume 9, numéro 3)

Tournage : **Aline** de Carole Laganière

semblables aux miens. C'est très angoissant de prendre la peau d'un personnage qui nous ramène toujours face à nous-même. » À la lecture du scénario, on comprend encore plus les vertiges de la comédienne : Julie semble avoir l'expérience d'une femme de 40 ans, pas de 25. « Au départ, elle devait effectivement avoir 40 ans. Carole a décidé de rajeunir le personnage puisque l'univers d'**Aline** symbolise davantage la trentaine et veut montrer des gens en recherche, en transition. Avant de tourner, je me demandais si j'avais la capacité de jouer cela. »

Pour Philippe Volter, le personnage de Michel n'a rien d'un irresponsable mais c'est quelqu'un « d'un peu perdu, qui ne sait plus à quoi s'accrocher depuis que mai 1968 est passé. » L'acteur considère Michel comme un portrait juste et sensible de bon nombre de pères qui le sont devenus plus par hasard que par réelle envie. « Mais c'est aussi un éternel charmeur, précise-t-il. Ces gens-là ont du mal à se fixer. Ils vivent l'errance perpétuelle, qu'elle soit au niveau du couple ou de la famille. » Pour l'errance, Philippe Volter en sait quelque chose, lui qui enchaîne les films les uns après les autres, baignant dans des univers aussi disparates que ceux de Jean-Paul Rappeneau (**Cyrano de Bergerac**) ou de Krzysztof Kieslowski (**la Double Vie de Véronique**), tournant en France, en Belgique, au Portugal et maintenant dans une banlieue paisible de Montréal.

Véronie Quinn Chasle et Rodrigue Proteau ne tiennent pas le même discours au sujet de leur personnage. Leur premier défi est d'appriivoiser une technique encore mal connue. Pour Véronie Quinn Chasle, une blondinette qui offre ses traits à la petite Aline, elle peut se vanter d'avoir 12 ans d'âge mais non de métier... Une première expérience devant les caméras qui a eu ses bons et ses mauvais moments.

Rodrigue Proteau en connaît un peu plus sur le métier d'acteur, lui qui a déjà travaillé chez les mimes Omnibus sous la direction de Jean Asselin et qui fait maintenant partie des permanents de la troupe Carbone 14. Non pas que l'expérience du cinéma le rebutait mais le succès du **Dortoir**, l'avant-dernière création de Gilles Maheu (**Un zoo, la nuit**), fut instantané et la pièce a été présentée partout dans le monde depuis trois ans. Difficile d'être disponible pour le cinéma lorsque l'on passe la moitié de sa vie entre deux aéroports. Et alors que Carbone 14 pratique un théâtre d'images et de mouvements, voilà que l'acteur s'initie aux rigueurs du cinéma, où il faut répéter dix fois, sinon plus, la même réplique pour la léguer à la postérité. Après une furtive expérience

sur le plateau de **l'Assassin jouait du trombone** de Roger Cantin, Proteau faisait encore ses classes auprès de Carole Laganière, mais avec l'énergie des néophytes curieux et passionnés.

L'argent des autres

De la passion et de l'énergie, il en a fallu plus que moins pour réussir à monter le financement d'**Aline**. Carole Laganière, après sept ans en Belgique, avait choisi un mauvais moment pour revenir au Québec et y réaliser son premier long métrage. Elle s'est pointée chez les subventionneurs à l'automne 1990, alors que **Cargo** de François Girard, **Moody Beach** de Richard Roy et **la Fille du maquignon** de Mazouz prenaient l'affiche, trois premiers films égratignés par la critique et écrasés au champ de bataille du box-office. Comme certains de ces cinéastes avaient bénéficié de subventions allant jusqu'à plus de deux millions de dollars, les institutions ont jugé qu'un débutant devrait à l'avenir se contenter de moins afin de minimiser les dégâts en cas d'échec. Résultat : un plafond de 1,5 millions, indépendamment du projet. C'est pourquoi **40 sous zéro**, le projet précédent de la cinéaste, ne fut pas retenu puisqu'il exigeait sept semaines de tournage de nuit en extérieur et à des températures frisant celle du titre ! Dans ces conditions, la note s'élève assez rapidement.

Aline a bien failli subir le même sort puisque l'Office national du film (O.N.F.) exigeait une troisième réécriture alors que la SOGIC et Téléfilm Canada avaient accepté le scénario sous sa dernière forme. « Cette exigence nous paraissait totalement inappropriée, affirme la productrice Ann Burke. Deux institutions avaient déjà donné leur accord même si dans le cas de Téléfilm Canada, sa participation, qui s'élève normalement à 49 % du budget total, a été de 23 %. On se retrouvait devant un manque à gagner de 300 000 \$ et il n'était plus question de compter sur l'O.N.F. pour le combler. »

L'idée d'une coproduction avec la Belgique s'est rapidement imposée même si l'on avait cru au départ se débrouiller sans elle. Thierry Abel, producteur à la Compagnie méditerranéenne du cinéma à Bruxelles qui soutenait le premier projet de Carole Laganière, est venu prêter main forte à Ann Burke pour trouver les fonds nécessaires. Les autorités belges ont alors versé une partie des sommes qui devaient être allouées à **40 sous zéro** et c'est ainsi qu'**Aline** a pu être sauvé. La Belgique demeure minoritaire et sa participation, mise à part la présence de Philippe Volter,

*« La dénonciation des réalisateurs québécois contre la possible centralisation des pouvoirs culturels à Québec et la mainmise complète de la SOGIC dans l'industrie du cinéma est légitime mais doit être nuancée. Même si le fonctionnement de la SOGIC n'est pas sans défauts et que ses ressources financières restent limitées, elle a le souci de juger les projets qu'on lui soumet sur la foi d'un scénario et non sur le nombre de vedettes ou le prestige du producteur. Alors que tout le monde vante le modèle fédéral, on oublie de signaler le virage dramatique qu'a effectué Téléfilm Canada, une institution qui semble maintenant contrôlée par des banquiers qui ne voient que le profit comme premier critère pour décider de l'avenir d'un projet de film. » (Ann Burke, productrice d'**Aline**)*

Tournage : Aline de Carole Laganière



Carole Laganière dirige Dominique Leduc et Véronique Quinn Chasle dans *Aline* (Photo : Véro Boncompagni)

se limite aux opérations de post-production qui ont eu lieu à Bruxelles l'hiver dernier. L'équipe technique est entièrement québécoise, à commencer par le directeur de production Viateur Castonguay, le directeur de la photographie Philippe Lavalette et le monteur André Corriveau.

Mais 1,5 millions, est-ce suffisant, même pour un premier film ? Non ! répondent en chœur tous les artisans de la production. Carole Laganière, la principale intéressée, a tourné son film en 25 jours, aussi bien dire à la vitesse de la lumière. Le rythme de travail est tel que les erreurs et les moments d'hésitation sont interdits. « Il y a au Québec une exigence d'efficacité qui brime beaucoup la liberté. On a moins le goût du risque puisque tout est terriblement encadré et minuté. Quand il y a des tensions sur un plateau, il faut savoir en faire abstraction et se dire que ce qui compte vraiment, c'est le plan que je suis en train de tourner. »

Un budget restreint, des jours de tournage calculés au compte-gouttes, moins de prises donc moins de choix d'images au montage, et au bout du compte les mêmes critères d'évaluation pour juger le premier film de Carole Laganière que celui de quelqu'un qui en est à son dixième. La belle affaire ! « On ne demanderait pas à un cinéaste expérimenté de tra-

vailler dans ces conditions, souligne Ann Burke. Non seulement le budget est inadéquat mais les conditions syndicales des techniciens sont les mêmes qu'aux États-Unis avec le quart de leurs moyens. On demande un chef-d'œuvre du premier coup et à rabais en plus. »

En entrevue, Carole Laganière ne cachait pas son amertume de constater à quel point on faisait la vie dure aux jeunes cinéastes, et de voir qu'un triage sans pitié s'effectuait pour déterminer, comme à la loterie, qui aurait la chance de tourner cette année. « Il y a des décisions pour le moins étranges. Pendant deux ans, on ne fait que des premiers films et ensuite, que des films d'auteurs confirmés. Cela manque de cohérence. Si tous ceux qui ont fait des premiers films ne peuvent plus tourner pendant trois ou quatre ans, on vient d'en éliminer la moitié. » Dans ces conditions, serait-elle déjà prête à prendre le premier avion pour Bruxelles et se réinstaller là-bas pour encore sept ans ? « Je suis très contente d'avoir tourné ce film ici, même si je n'exclus pas la possibilité de retourner travailler en Europe. Mais ce n'est pas toujours rose là-bas non plus. Partout, il faut être un peu cinglée pour faire ce métier-là ! » Et déterminée, pourrait-on ajouter, qualité que possède Carole Laganière depuis ses premiers pas dans le monde du cinéma. ■

Filmographie de Carole Laganière :

1989 : *Jour de congé* (c.m.)
1992 : *Aline*